

Les Porteurs de l'Histoire

LES PORTEURS DE L'HISTOIRE

© 2026 Guido Fallenteyn

Tous droits réservés.

Auteur

Guido Fallenteyn

Conception de la couverture et mise en page

Guido Fallenteyn

Publication et impression à la demande

24bookprint.com

Première édition, 2026

Les personnages principaux de ce roman sont fictifs. En revanche, les événements historiques, les noms de lieux, les figures historiques ainsi que le déroulement des offensives et des batailles s'inspirent de faits réels et ont été reconstitués avec le souci de rester aussi fidèles que possible aux sources historiques disponibles.

Les situations et dialogues mettant en scène des personnages fictifs ont été imaginés par l'auteur afin de servir le récit. Certaines scènes peuvent ainsi relever de la fiction tout en s'inscrivant dans un contexte, une chronologie et un cadre historique réels.

GUIDO FALLENTHEYN

LE FARDEAU OUBLIÉ :
MARCHES FORCÉES ET
BATAILLES DE L'EST AFRICAIN

Les Porteurs
de l'Histoire

Remerciements

À mon épouse,
pour sa patience et son soutien durant les longs mois consacrés aux recherches
et à l'écriture de ce roman, et pour l'amour de l'Afrique qu'elle porte en elle
depuis toute sa jeunesse passée au Congo.

À toutes celles et tous ceux rencontrés en Afrique qui, par leurs récits, leurs
connaissances, leurs souvenirs et leurs regards, m'ont permis de mieux
comprendre la réalité et l'impact de la colonisation dans le contexte de cette
« Grande Guerre ».

À toutes et à tous, ma profonde gratitude

Table des matières

Table des matières.....	1
Prologue.....	5
Partie I – Le calme avant la tempête	7
Chapitre 1 : De Bruxelles au Congo.....	9
Chapitre 2 : Vers l’inconnu	19
Chapitre 3 : Prise de commandement et vie du poste	27
Chapitre 4 : L’arrivée à Deutsch Ost-Afrika.....	39
Chapitre 5 : Le poids du choix	50
Chapitre 6 : Caméléon dans la caserne.....	59
Chapitre 7 : Avant l’orage.....	71
Chapitre 8 : L’Étincelle de Sarajevo.....	79
Partie II – Le lac en flammes.....	87
Chapitre 9 : La guerre éclate.....	90
Chapitre 10 : L’Éveil de la machine coloniale.....	105
Chapitre 11 : Escarmouches sur le Lac.....	117
Chapitre 12 : La danse des canons.....	127
Chapitre 13 : Les visages du camp.....	135
Chapitre 14 : Avant l’offensive.....	143
Chapitre 15 : Les Voix du lac et des pistes	151
Chapitre 16 : Le ciel se déchaîne.....	161
Partie III – La marche vers la victoire	173
Chapitre 17 : La brigade Sud avance.....	175
Chapitre 18 : La route vers Kigoma	183
Chapitre 19 : L’Étau se referme.....	191
Chapitre 20 : La ville abandonnée.....	199
Chapitre 21 : La guerre des rails	203
Chapitre 22 : Encore marcher	209
Chapitre 23 : Aux portes de Tabora.....	219
Partie IV – La victoire amère.....	227
Chapitre 24 : L’amertume de Tabora.....	227
Chapitre 25 : L’Épreuve de la brousse.....	233
Chapitre 26 : Tenir sous la pluie	243

Chapitre 27 : Les cloches de l'aube	251
Chapitre 28 : Fin de guerre retardée.....	257
Partie IV – Quand les armes se taisent.....	267
Chapitre 29 : Embarquement pour la Belgique	267
Chapitre 30 : Le retour impossible	273
Chapitre 31 : La paix de Belges.....	277
Chapitre 32 : La paix des autres.....	283
Chapitre 33 : Les vaincus en attente	289
Chapitre 34 : Vers Usumbura	293
Chapitre 35 : Bakonga, ou l'art de survivre.....	299
Chapitre 36 : Des lignes sur les cartes.....	307
Chapitre 37 : Quitter sans rompre.....	313
Chapitre 38 : Échos.....	321
Épilogue	335
Glossaire.....	337
Bibliographie.....	340
Iconographie.....	343

Prologue

Quand je suis arrivé aux Belbases, je n'ai pas d'abord vu l'histoire. J'ai vu le mouvement.

La chaleur de Dar es Salaam vibrait au-dessus des rails, les grues grinçaient comme des bêtes fatiguées, et les wagons déchargeaient leurs sacs de café sur les quais 1 à 3, où les dockers les saisissaient à la chaîne.

Rien ne laissait deviner que ces installations portaient presque un siècle de diplomatie, de guerres et de contrats poussiéreux. Elles étaient vivantes, pleines de voix et d'efforts humains, animées par des dockers au torse brillant de sueur qui levaient les charges au rythme d'un chant swahili.

J'étais venu pour gérer des flux, des budgets, des navires.

Je ne savais pas que j'aurais à gérer un passé entier.

Un jour, en voyant ces hommes arracher les sacs de cinquante kilos du bord des wagons et les hisser d'un mouvement sec sur leurs épaules, la pensée m'a frappé comme une gifle : j'avais déjà vu cette scène.

Pas ici. Pas maintenant. Mais dans les récits oubliés de la Grande Guerre en Afrique orientale, quand des dizaines de milliers de porteurs congolais avaient soutenu l'avancée de la Force publique jusqu'à Tabora, portant sur leurs épaules l'effort logistique qui rendit la conquête possible. La même poussière, le même soleil, les mêmes charges écrasantes.

Leurs pas résonnaient encore sous ceux des dockers modernes.

À cet instant, les Belbases ont cessé d'être de simples installations portuaires. Elles sont devenues un pont entre deux mondes : celui des héros invisibles d'hier et celui des travailleurs silencieux d'aujourd'hui. Je me suis senti investi d'une responsabilité qui dépassait les procédures administratives : comprendre, témoigner, transmettre.

Je n'étais pas seulement le dernier gestionnaire belge.

J'étais devenu, presque malgré moi, le gardien d'une mémoire que personne n'avait demandée mais que personne ne devait perdre.

C'est pour cette mémoire-là que commence ce livre.

Partie I – Le calme avant la tempête

Octobre 1913 – Août 1914

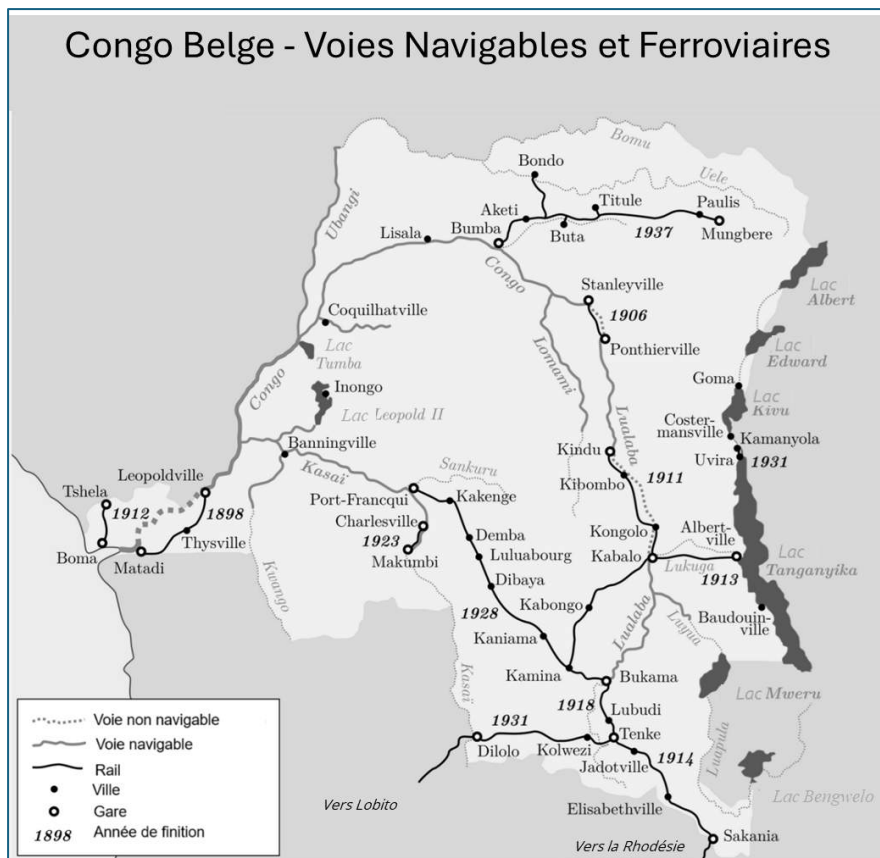


Fig. 1 Congo – Voies navigables et ferroviaires avant 1960

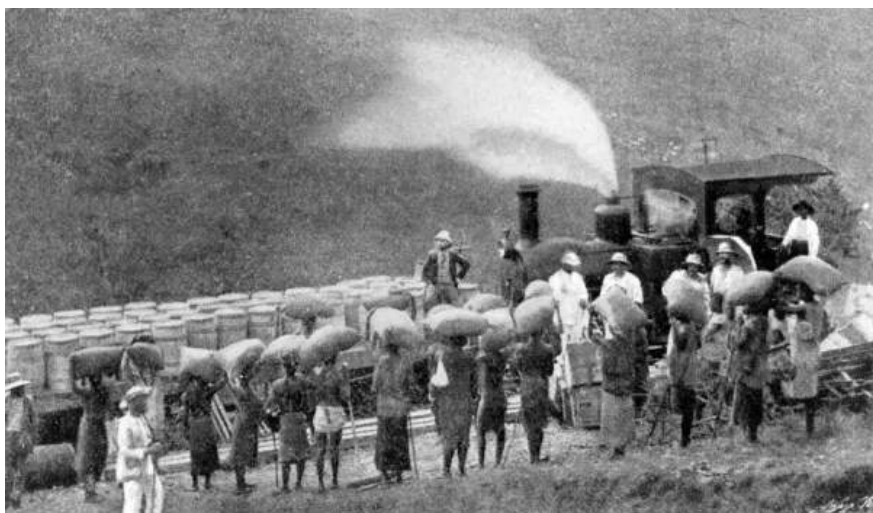


Fig. 2 Chemin de fer de Matadi à Léopoldville
Source inconnue, s.d.



Fig. 3 s/s Élisabethville à quai au Port de Matadi
Carte postale vers 1912

Chapitre 1 : DE BRUXELLES AU CONGO

Anvers, octobre 1913.

Le ciel bas et lourd pesait sur les toits du port. Les pavés humides reflétaient les lueurs grises du matin, tandis qu'un tumulte sourd montait des quais : grincement des grues, cris rauques des contremaîtres, coups de sifflets, chaînes traînant dans la poussière de charbon. L'air sentait le métal chaud, la mer stagnante et la fumée noire des chaudières.

Prêt à embarquer sur *l'Élisabethville*, paquebot de la Compagnie Maritime Belge, le sous-lieutenant Armand De Bruyne observait en silence le va-et-vient des dockers. Les mains croisées derrière le dos, il respirait l'odeur âcre du charbon et du bois humide, conscient que ces machines à vapeur allaient l'emporter loin de l'Europe.

Fils d'un architecte du ministère des Travaux publics, catholique rigide et patriote convaincu, Armand avait grandi dans un foyer où le devoir primait sur l'affection. Le respect y était une règle, le silence une forme de tendresse. Sa mère, discrète et cultivée, se réfugiait dans la lecture et la musique, sans jamais contester l'ordre établi.

Sorti troisième de sa promotion à l'École royale militaire, il avait effectué son stage au 6^e régiment d'infanterie de ligne à Anvers, puis suivi des exercices de tir au camp de Beverloo. La poussière, la chaleur et la répétition des manœuvres l'avaient formé plus sûrement que les manuels.

À l'issue de cette année, il fit un choix audacieux : s'engager comme volontaire à la Force publique. La solde y était meilleure, les promotions plus rapides, et l'Afrique demeurait pour lui un territoire encore abstrait. Mis à la disposition du ministère des Colonies pour trois ans, il suivit à Bruxelles une préparation coloniale : administration, médecine tropicale, rudiments de lingala et de swahili. Entre cartes du Congo et portraits du roi Léopold II, il avait eu le sentiment de se tenir au seuil d'un monde immense et dangereux.

Il portait pour la première fois l'uniforme clair de la Force publique, impeccablement taillé. Mais son regard trahissait une tension contenue : celle d'un homme qui quitte tout ce qu'il connaît.

Sur le quai, sa sœur aînée Claire lui tendit un petit bouquet de fleurs séchées.

— Tu seras loin, mais n'oublie pas qu'ici quelqu'un pense à toi chaque jour.

Un peu en retrait, son frère cadet Étienne observait la scène, les mains dans les poches. À dix-neuf ans, il rêvait d'aviation, de machines volantes et de liberté. Ce rêve inaccessible nourrissait une jalousie silencieuse envers Armand.

– Ne t'installe pas trop confortablement sous les palmiers, lança-t-il avec un sourire forcé. La vraie aventure, c'est l'aviation.

Armand se contenta d'un signe bref, puis gravit la coupée.

Lorsqu'elle fut retirée, il sentit comme un cordon invisible se rompre. Le coup de sifflet retentit, les machines s'ébranlèrent, la fumée noire s'éleva. Les amarres furent larguées : le départ cessait d'être une idée, il devenait irréversible.

Il jeta un dernier regard vers le quai. Les silhouettes de sa famille se dissolvaient déjà dans la brume. Il inspira profondément, comme pour emporter leur présence avec lui.

Quelques jours plus tôt, à Bruxelles, il avait reçu son ordre de mission et son carnet de bord. Tout prenait désormais un poids concret. Il quittait la Belgique avec une gravité mêlée d'excitation, décidé à se prouver – et à prouver à son père – qu'il valait davantage que son rang. L'Afrique lui apparaissait rude, imprévisible, mais nécessaire.

Le vapeur s'ébranla et la ville disparut derrière une boucle de l'Escaut. Un cri de mouette fit surgir un souvenir d'enfance, un matin d'hiver avec sa mère. La gorge serrée, Armand se tourna vers l'horizon.

La traversée dura près de trois semaines. À bord, une société flottante se forma : officiers coloniaux sûrs d'eux, missionnaires en soutane, quelques femmes, des hommes d'affaires flamands, et des marins rugueux venus des Flandres. Le capitaine, un certain De Desmet, parlait peu et commandait sans fioritures.

Un soir, sur le pont arrière, un homme d'une cinquantaine d'années, la voix chargée de gin, s'approcha.

– Premier voyage ? Puis, sans attendre :

– L'Afrique, mon garçon, ce n'est pas l'aventure. C'est une lente digestion. D'abord c'est elle qui vous avale, puis c'est vous qui apprenez à avaler. La chaleur, l'odeur, les lenteurs, les morts. Vous verrez.

Puis, sans attendre de réponse, il jeta son mégot dans les flots noirs et s'éloigna d'un pas incertain. Armand resta figé, plus troublé par le ton que par les mots.

Un matin, après des jours de ciel vide, la côte apparut. Verte, massive, tranchante. L'embouchure du fleuve Congo s'ouvrit comme un gouffre entre les palmiers et les falaises rougeâtres. Le vapeur entra lentement dans l'estuaire, guidé par un pilote belge au regard dur. À mesure que les eaux brunes s'élargissaient, les silhouettes de Boma se dessinèrent : toits clairs, palmiers oscillant dans la brise, fumées légères montant des cuisines indigènes. Le navire accosta enfin au port, cœur battant du pouvoir colonial depuis 1886.

Sur la hauteur, les Bureaux de l'État-Major de la Force Publique dominaient le fleuve : un bâtiment à deux étages, surélevé pour éviter l'humidité, ceinturé d'une large galerie couverte soutenue par des poteaux en bois et des colonnettes métalliques. La balustrade à motifs croisés dessinait des ombres géométriques sur le sol.

Non loin de là, l'habitation du Gouverneur général se dressait comme un manifeste de puissance : rez-de-chaussée surélevé, étage noble, et au-dessus, un belvédère coiffé d'un toit à flèche où flottait un drapeau belge, immobile dans la chaleur. Un large escalier central, en bois sombre, montait du jardin tropical jusqu'à la véranda du bel étage. Sous les frangipaniers, les gardes attendaient, immobiles, comme sculptés dans la lumière.

C'est dans ce décor que commença pour Armand sa période d'instruction pratique, prévue pour durer au moins deux mois, au sein d'un bataillon de la Force Publique.

Contrairement à ce qu'il avait imaginé, les officiers nouvellement arrivés ne partaient pas immédiatement vers les garnisons ou les postes de l'intérieur. Ils étaient d'abord envoyés à l'école des langues de Boma, où l'on apprenait à survivre administrativement, militairement, et linguistiquement au Congo.

Pour Armand, destiné aux provinces orientales, le swahili devint aussitôt une priorité absolue. Les instructeurs le répétaient sans relâche :

— Sans swahili, vous ne commanderez rien dans l'Est. Là-bas, c'est la seule langue que vos troupes comprendront.

Chaque matin, dans une salle basse ouverte sur la moiteur du fleuve, la torpeur entraînait avec les moustiques. Les lexiques distribués par l'administration coloniale – petits manuels bilingues français-swahili et français-lingala – sentaient l'encre chaude et le papier jauni. Les phrases tombaient lourdement de la bouche des élèves, maladroitement, heurtées. Le sergent instructeur, un métis sévère et patient, reprenait chaque intonation d'un ton implacable.

Armand apprit aussi des rudiments du lingala, indispensables pour la remontée du fleuve Congo jusqu'à Stanleyville, où les équipages et les travailleurs fluviaux ne parlaient que cette langue.

– *Pésa Mbóte !* Bonjour !

Ces mots sonnaient étrangement dans sa bouche, comme un uniforme encore trop neuf.

Les après-midis étaient consacrés aux notions de service colonial : administration, discipline, perception des impôts, organisation des postes. On leur distribuait le *Petit manuel militaire des officiers belges au Congo*, un ouvrage rigide qui détaillait tout : comment commander les soldats locaux, comment gérer une station, comment survivre en milieu tropical. Armand en feuilletait les pages avec un mélange de curiosité et d'appréhension. Certaines phrases semblaient écrites pour un autre siècle ; d'autres, d'une brutalité sèche, lui serraient la gorge.

Le médecin militaire, une fois par semaine, leur enseignait la médecine tropicale.

– Ici, messieurs, l'ennemi le plus fidèle, c'est le moustique, disait-il en soulevant une moustiquaire tachée d'iodoforme.

Ces leçons rudimentaires frappèrent Armand plus que tout ce qu'il avait entendu en Belgique.

Les jours passaient, lourds de moiteur et de bruits. L'air sentait la terre mouillée, les feuilles en décomposition, le bois fraîchement scié, et parfois, au détour d'une ruelle, la forte odeur de poisson fumé. Des enfants en loques couraient sur le quai, tandis que les askaris, fusil sur l'épaule, gardaient le port, le regard ailleurs. Le vacarme était constant : chants, cris, coups de marteau, cloches, moteurs haletants, et, en toile de fond, la rumeur continue du fleuve qui descendait vers l'océan.

Armand y vécut son premier Noël en Afrique. Loin de sa famille, il reçut ce matin-là une enveloppe jaunie par le voyage : une lettre de ses parents et une autre de sa sœur Claire, qui lui annonçait son mariage au printemps. Il lut et relut ces pages sous la véranda du mess. L'écriture fine et régulière de Claire lui fit monter un serrement de cœur. Était-ce un bon choix que d'être venu ?

L'Europe lui paraissait soudain irréallement lointaine, comme un rêve dont il s'était éveillé trop tard.

Dès la mi-janvier, avec le retour de la saison sèche, les exercices reprirent de plus belle. Marches forcées, tir au fusil, instruction des askaris. La discipline se durcit ; on voulait éprouver les nouveaux venus avant leur affectation. Armand, désormais plus endurci, se surprenait à supporter la chaleur, à marcher plus longtemps sans fléchir.

À la fin du mois, Armand passa un examen médical complet. Le médecin le déclara « *apte au service à l'intérieur du Congo* ». La nouvelle fut accueillie avec un mélange d'orgueil et d'appréhension : la fierté d'être jugé digne, et la crainte sourde de ce qui l'attendait au-delà du fleuve. Quelques jours plus tard, il reçut son affectation précise : le poste frontalier de Lukuga.

De retour à la pension, il déplia sur la table une grande carte du Congo, aux plis déjà jaunis. Son doigt suivit la ligne bleue du fleuve, puis les voies ferrées, les contours des lacs. Lukuga... à l'extrême est du territoire, sur les rives du Tanganyika. Une frontière. Le bout du monde. Il resta un instant immobile, songeant à la distance qui le séparerait bientôt de tout ce qu'il connaissait. Il soupira : il n'était donc qu'au début du voyage.

On lui expliqua la route à suivre : le train Matadi-Léopoldville, récemment mis en service, permettait de contourner les rapides infranchissables du Bas-Congo. De Léopoldville, il devrait embarquer sur un vapeur fluvial à destination de Stanleyville, avant de poursuivre la grande traversée vers l'est. Un long périple, dont il pressentait déjà l'épreuve – faite de chaleur, de lenteur et d'attente.

Ce fut ainsi qu'il embarqua, au début de février, sur un vapeur quittant Boma à destination de Matadi, la véritable porte du Congo intérieur. À mesure que le navire remontait le fleuve, les rives se resserraient entre d'imposantes collines de granit dont les flancs rocheux plongeaient presque à pic dans les eaux brunâtres. Une végétation éparse, brûlée par le soleil, s'accrochait tant bien que mal aux fissures de la pierre.

Bientôt, le vapeur atteignit le coude redouté que les marins avaient baptisé le « chaudron d'enfer ». Là, le fleuve semblait perdre toute docilité. Le courant, brutalement accéléré par l'étroitesse du passage et la profondeur soudaine du chenal, soulevait des remous qui faisaient vibrer toute la coque. Les falaises se

dressaient si près qu'elles semblaient vouloir refermer leur étreinte sur le navire. Armand demeura silencieux au bastingage, fasciné autant qu'inquiet devant cette lutte permanente entre l'eau et la roche.

Puis, presque sans prévenir, la vallée s'ouvrit. Matadi apparut, étagée sur les pentes pierreuses comme une ville suspendue au-dessus du fleuve. En contrebas s'étendait un port d'une activité fébrile. Un long quai sur pilotis avançait dans le courant où étaient amarrés deux grands vapeurs. Autour d'eux circulaient sans relâche chalands, baleinières et embarcations de service, assurant les transbordements entre les navires, les quais et la rive opposée.

Le long des quais, une file de grands hangars aux toitures de tôle suivait les voies ferrées. On y devinait des montagnes de caisses, de ballots de caoutchouc, de défenses d'ivoire, de fûts et de machines que des équipes de dockers, de cheminots et de porteurs faisaient passer presque sans interruption des wagons aux navires, ou inversement. À quelques pas seulement, la gare du chemin de fer attendait déjà les convois qui poursuivraient ce voyage vers Léopoldville.

Depuis le port, la rue principale s'élevait d'un seul élan vers les hauteurs de la ville. Bordée de maisons coloniales aux galeries profondes et aux balcons de bois, elle serpentait entre les rochers avant d'atteindre les quartiers européens. Sous les vérandas circulaient administrateurs, commerçants, militaires et missionnaires, tandis que des porteurs africains, le pas souple malgré leur lourde charge, remontaient inlassablement la pente avec des ballots ou des caisses posés sur la tête. Toute la ville semblait battre au rythme de cette montée incessante entre le fleuve et les collines.

Armand fut conduit dans une pension réservée aux officiers de passage. Assis le soir sur la véranda, il regardait les fumées des vapeurs tandis que, bien après le coucher du soleil, les appels des porteurs sur les quais continuaient de résonner dans la vallée. Matadi ne semblait jamais vraiment s'endormir.

À l'aube du second jour, il rejoignit la gare. Sous une lumière encore pâle, la petite locomotive haletait déjà dans un nuage de vapeur. Derrière elle s'alignaient des wagons chargés de tonneaux, de caisses et de matériel destinés au haut Congo. Tout au bout du convoi attendait l'unique voiture réservée aux voyageurs.

Armand grimpa à bord. Une odeur de graisse chaude, de poussière de latérite et de bois chauffé par le soleil emplissait déjà l'air. Autour de lui, quelques Européens en transit – commerçants, un missionnaire, un administrateur fraîchement débarqué – échangeaient des salutations prudentes. Les Congolais, eux, marchaient le long de la voie sur des kilomètres, leurs silhouettes se détachant sous le ciel blanchissant.

Dès le départ, les secousses constantes révélèrent la réputation du trajet. Le train s'attaquait aux pentes abruptes, patinait, reculait parfois d'un soubresaut avant de repartir dans un grondement rauque. Les courbes serrées donnaient l'impression d'un convoi trop léger pour ce terrain rocailleux. À chaque pont, frêle structure jetée au-dessus d'un ravin sec, les voyageurs retenaient leur souffle.

Les descentes étaient les pires : une véritable montagne russe tropicale, où le wagon brinquebalait dangereusement. Les voyageurs se cramponnaient, attendant que la pente s'adoucisse enfin. En fin d'après-midi, le convoi atteignit Thysville, où l'on passait obligatoirement la nuit. Un repas simple, une chaleur plus douce, puis le repos.

Au matin, le train repartit, secouant toujours, mais sur un terrain moins escarpé. La végétation se densifiait ; l'air devenait plus humide. On devinait le fleuve à proximité. Enfin Léopoldville apparut, teintes de terre et de soleil mêlées.

En descendant, Armand sentait encore le roulis du trajet : cette impression d'avoir traversé un pays qui éprouvait chaque voyageur avant de lui ouvrir la porte. Armand découvrit une ville coloniale en pleine effervescence, tout en contrastes. Les villas européennes, perchées sur les hauteurs, dominaient des quartiers indigènes encombrés de cases, d'arbres poussiéreux et de ruelles animées. Le port grouillait de marchands, de porteurs, d'askaris, de missionnaires. Chaque visage semblait raconter une histoire : l'arrogance affairée du petit fonctionnaire, l'endurance impassible des porteurs, la méfiance silencieuse des passants ou la cupidité fiévreuse des commerçants, évoquant l'ambition ou simple survie.

Il logea dans un pavillon chaulé blanc du quartier militaire, en attendant qu'un poste se libère sur un vapeur de la compagnie fluviale. Les journées étaient longues, rythmées par la chaleur, les formalités, les ordres à demi-compris. Les soirées, plus calmes, le menaient parfois au Cercle des Officiers, surplombant le fleuve. Il ne parlait pas beaucoup. Il observait. Il écrivait parfois

dans son carnet. Loin de l'École militaire, loin des certitudes de Bruxelles, il comprenait peu à peu qu'ici, l'Afrique ne répondait pas aux mêmes règles. Il le pressentait déjà : ce pays ne se donnait pas. Il se laissait deviner. En silence. À ceux qui savaient attendre.

Le Cercle représentait plus qu'un bâtiment à Léopoldville : une enclave belge. Un morceau d'Europe au cœur de l'Afrique. Une oasis pour les officiers, fonctionnaires, ingénieurs ou planteurs blancs, où l'on cherchait à oublier, l'espace d'un verre ou d'une partie de billard, les fièvres, les insectes, les rapports en retard, la forêt qui rôdait autour comme un animal jamais dompté.

La pièce principale était vaste, haute de plafond, ventilée par deux grandes hélices qui bourdonnaient sans relâche. Le sol en carrelage damier était propre, les murs ornés de portraits de Léopold II, du roi Albert, de quelques généraux aux barbes impériales. Une large table en acajou occupait le centre, entourée de fauteuils de rotin usés. Un vieux phonographe grinçait dans un coin, jouant une valse éraillée.

Ils étaient une dizaine ce soir-là. Tous Européens. Uniformes kaki, pantalons clairs, bottes hautes, ou costumes blancs, mouillés de sueur sous les bras. L'un d'eux, un lieutenant plus âgé, jetait un regard critique à Armand, le jaugeant sans sourire. Un autre, grassouillet, pipe aux lèvres, lisait un journal de Bruxelles datant de trois semaines.

Un askari en uniforme bleu, la fez rouge bien droit sur la tête, traversa la pièce avec un plateau. Ses chaussures soigneusement cirées brillaient sous la lumière. L'air était saturé d'odeurs mêlées : la fumée lourde des cigares, la cire chaude du plancher, l'alcool piquant le nez, et cette moiteur de sueur qui collait aux chemises malgré la nuit.

- Un gin-tonic, mon Lieutenant ?
- Merci, répondit Armand d'une voix un peu trop posée.

Le verre glacé entre ses doigts, il s'assit à l'écart. Ses yeux parcouraient la salle sans vraiment s'y accrocher : les uniformes froissés, les rires forcés, les visages rougis par l'alcool. Lui, se sentait étranger à ce théâtre enfumé. L'amertume du gin lui serra la gorge, plus âpre encore sous le mélange d'odeurs qui lui tournait la tête. Il tenta de se faire oublier, de réduire sa présence à une silhouette dans l'ombre.

Mais déjà deux voix s'élevaient plus fort, autour d'une bouteille de rhum :

- Je vous dis qu'il n'y aura rien ici. Rien. Même si ça pète en Europe, l'Allemagne ne fera pas un geste au Congo.

– Mmh... Ils ont des troupes à l'est et à Kigoma une flottille de canonnières à vapeur.

– Des jouets ! Le Tanganyika est calme. Et la Belgique est neutre, bordel. On n'est pas la France.

Le mot « *neutre* » résonna dans la tête d'Armand. Il n'avait rien dit, mais il savait ce que cela voulait dire à l'Académie : une illusion juridique fragile comme une feuille de papier face aux canons. Une posture. Et dans les colonies ? Il ne savait pas encore.

Il vida son verre lentement. Dehors, le fleuve devenait noir comme une encre. Le ciel bourdonnait d'insectes. Un lézard courait sur le rebord de la fenêtre. Le gramophone se remit en marche, crachotant une marche militaire.

Dans cet espace suspendu, entre deux mondes, Armand sentait que quelque chose couvait. La guerre n'était pas là –mais elle avançait, masquée, dans les mots échappés, les silences, les regards échangés.

Il leva les yeux, sentit l'œil scrutateur du lieutenant moustachu sur lui. Celui-ci, un vétéran au teint tanné, reconnut son regard et inclina légèrement la tête, sa pipe exhalant un fin nuage de tabac.

– Vous êtes le nouveau ? demanda-t-il, la voix rocailleuse.

– Sous-lieutenant De Bruyne. Affecté à Lukuga, répondit Armand.

– Ah. Le bout du monde. Là où l'on croise plus d'Allemands que d'éléphants.

Le moustachu tira lentement sur sa pipe, puis son ton se fit plus grave, l'humour s'évaporant.

– Là-bas, vous serez vraiment aux confins du monde civilisé. Tenez-vous prêt. Le Tanganyika n'est pas un lac tranquille. Et avec les bruits qui courent... enfin, tout le monde sait que ça finira par éclater ici aussi.

Armand esquaissa un sourire contraint. Au fond de lui, il sentit une brèche s'ouvrir, profonde et déchirante. Ce qu'il croyait solide – l'ordre métropolitain, les frontières immuables, la neutralité belge – n'était, lui semblait-il, qu'un décor de théâtre. Il fixait le fleuve, sombre, immense, impénétrable, et il sentait, sans pouvoir l'expliquer, que quelque chose s'approchait. Lentement. Inévitablement. Et qu'il en ferait partie.

Chapitre 2 : VERS L'INCONNU

Armand avait quitté Léopoldville plus d'un mois auparavant. Ce n'était pas un voyage, mais une lente absorption par le continent. Quatre semaines de progression pénible s'étaient écoulées à bord du vapeur *Princesse Clémentine*, dont la coque de fer vibrait comme une caisse de résonance, mettant à l'épreuve son corps et sa patience.

Le fleuve Congo ressemblait à une masse liquide épaisse, couleur de boue et de chocolat, charriant troncs lépreux et nattes de jacinthes d'eau. La navigation se faisait exclusivement de jour, faute de tout balisage. Durant les heures de lumière, le navire luttait laborieusement contre le courant. Armand restait hypnotisé par la roue à aubes arrière, dont le bruit régulier était le seul repère d'un progrès si lent qu'il semblait dérisoire face à l'immensité.

Les premiers jours, Armand avait contemplé la muraille verte de la forêt avec une fascination romantique. Mais la monotonie s'installa vite : des kilomètres sans fin de forêt vierge, dense, impénétrable, alternant avec d'immenses plaines herbeuses et des bancs de sable mouvants que le pilote contournait avec précaution. Le fleuve semblait sans fin, comme si le Congo entier se déployait lentement, couche après couche, pour éprouver ceux qui tentaient de le remonter.

Très vite, le sous-lieutenant comprit que ce voyage n'était pas seulement un déplacement : c'était la seconde phase de son apprentissage, celle que les instructeurs de Boma appelaient « l'école du fleuve ».

À bord du *Princesse Clémentine*, il découvrait un monde où l'ouïe primait sur la vue. Le jour, c'était l'étouffante symphonie des chaudières alimentées au bois, le martèlement des pistons, le souffle rauque des machines. Mais chaque soir, lorsque le vapeur jetait l'ancre, le tumulte sauvage de la forêt remplaçait les bruits mécaniques : le chœur perçant des insectes, les cris des singes, le souffle profond des hippopotames invisibles.

Dans cette atmosphère saturée de chaleur et de vie, Armand poursuivait son instruction. Il avait emporté avec lui le *Petit manuel militaire des officiers belges au Congo*, dont les pages s'ouvraient difficilement sous l'humidité. Chaque après-midi, lorsque le soleil écrasait le pont et que les passagers cherchaient l'ombre, il s'installait près d'une caisse arrimée, le manuel sur les genoux. Les paragraphes consacrés au commandement des troupes indigènes, à la discipline, à l'organisation des postes, prenaient une résonance nouvelle.

Les phrases, sèches et impératives, semblaient soudain moins théoriques : elles s'incarnaient dans les silhouettes des askaris d'escorte, dans les gestes précis des travailleurs fluviaux, dans la hiérarchie silencieuse qui régnait à bord.

Chaque jour, il pratiquait avec le personnel du vapeur. Les matelots, amusés par son accent hésitant, corrigeaient ses phrases avec une patience parfois moqueuse.

Armand répétait, s'appliquait, recommençait. Le lingala, indispensable pour communiquer avec les équipes fluviales, se mêlait au swahili qu'il devait maîtriser pour son futur commandement dans l'Est. Les conversations étaient simples, souvent réduites à quelques mots, mais elles étaient précieuses : elles donnaient vie aux lexiques reçus à Boma, transformant les listes de vocabulaire en outils concrets.

Les escales pour le bois de chauffe étaient de brèves interruptions d'une routine devenue lassante. À chaque village, une nouvelle tribu surgissait des mangroves. Les scarifications rituelles, les pagnes aux couleurs vives se pressaient autour du vapeur, offrant des paniers de manioc ou des poulets maigres. Pour Armand, c'était un spectacle déconcertant, une succession de scènes vives et primitives qui le renvoyaient à l'ordre froid de Bruxelles.

Le soir, sous la lampe à pétrole du salon, il annotait son manuel. « Attention aux réquisitions. Toujours vérifier les registres. » « Ne jamais punir sans témoin. » « Prévoir les vivres pour les porteurs. »

Ces notes, écrites d'une main tremblante à cause des vibrations du vapeur, devenaient son viatique pour l'intérieur du pays.

Quatre semaines de voyage avaient fait de lui un homme usé. L'humidité était une seconde peau moite. Ses bottes moisissaient dans sa cabine. L'air était saturé de sueur, d'huile de machine et du parfum entêtant de la décomposition émanant des berges. Mais dans cette fatigue, quelque chose mûrissait : une forme de lucidité, une conscience nouvelle de ce que signifiait « servir au Congo ».

Le fleuve, les langues, le manuel, les hommes à bord – tout cela formait une école rude, lente, mais essentielle. Et Armand comprenait désormais que ce voyage n'était pas une transition : c'était une initiation.

Quand enfin les premières cases en brique apparurent sur la rive, il sut qu'ils approchaient de Stanleyville. La ville s'étirait paresseusement le long d'un large coude du fleuve, éclatante sous la lumière blanche de mars. L'air y sentait la terre rouge et les fruits fermentés. Des porteurs se hâtaient sur le quai, déchargeant des sacs de café et des fûts d'huile de palme, pendant que les officiers belges, en uniformes froissés, fumaient sous les vérandas.

Après deux jours de repos à l'hôtel des Chutes, il entama la suite du périple. Il prit place dans l'un des wagons de la ligne Stanleyville-Ponhierville, une voie ferrée construite pour contourner les rapides du Lualaba. Le train avançait par soubresauts à travers une mer verte, franchissant des ravines sur des ponts tremblants.

À Ponhierville, il avait retrouvé le fleuve, plus étroit mais encore navigable. Ici, le grand fleuve Congo prenait le nom de Lualaba, comme si ce cours d'eau, en se resserrant, devenait un autre être, plus sauvage, plus imprévisible.

Armand avait embarqué sur un petit vapeur qui remontait péniblement le courant jusqu'à Kindu, ultime point accessible par voie fluviale. Là, la navigation devenait impossible. Le port était un capharnaüm de missionnaires en robes blanches, de militaires en transit, et de caisses entassées sous des bâches imbibées de pluie. Il y avait attendu toute la nuit pour la dernière partie de son trajet.

Armand contempla la nuit tomber sur le port, les odeurs du fleuve et de la brousse emplissant l'air, et sut qu'il était désormais en territoire inconnu.

Le troisième train le laissait enfin face à Lukuga. Depuis Kindu, la voie ferrée s'enroulait dans un paysage tourmenté : le convoi serpentait entre de hautes collines couvertes de forêts épaisses. Les wagons grinçaient dans les virages, les voyageurs ballotés apercevaient des hameaux isolés, quelques cases fumantes au loin, des silhouettes d'enfants accourant pour regarder passer la machine haletante. Après plusieurs heures, le train s'immobilisa longuement à Kabolo, terminus provisoire.

La voie ferrée vers Lukuga n'était achevée que jusqu'à Nyunzu. Au-delà, il faudrait encore parcourir cent vingt kilomètres sur les pistes, suivant les méandres de la Lukuga, rivière impraticable à cause de ses rapides et de son relief accidenté. La piste serpentait entre collines rouges, ravins et marécages.

Chaque pas s'enfonçait dans une terre humide, lourde, dégageant une odeur de végétation écrasée et de boue fraîche. Le soleil, revenu après l'averse, frappait avec intensité, et la chaleur faisait perler la sueur sur les fronts des hommes et des mules. Les cris des porteurs résonnaient dans la vallée, accompagnés du cliquetis des outils et du froissement de branches coupées pour aménager le passage.

Les forêts offraient un contraste saisissant : sous le feuillage dense, l'air devenait frais et parfumé de bois humide, de feuilles en décomposition et de fleurs sauvages. Le bourdonnement des insectes, le cri des perroquets et le chant rauque des singes ponctuaient le rythme régulier de la marche. La lumière du soleil, filtrée par le feuillage, dessinait des motifs mouvants sur le sol.

Les nuits étaient un autre défi. Le campement improvisé, souvent au bord de la rivière ou sur une hauteur dégagée, offrait peu de confort. Les hommes s'asseyaient autour de feux où l'odeur du poisson séché et de la viande fumée se mêlait à celle des braises et des feuilles brûlées.

Quand la conversation s'éteignait, la forêt prenait le relais : un bourdonnement dense d'insectes, le hullement grave d'une chouette, les cris aigus des galagos bondissant dans les branches, et, plus bas dans la vallée, le grognement profond des hippopotames invisibles. Armand, épuisé mais émerveillé, observait les constellations inconnues et écoutait le grondement de la rivière, mêlé à cette symphonie nocturne qui semblait ne jamais s'interrompre.

Jour après jour, la colonne avançait, franchissant ravins, bosquets et rivières secondaires. Chaque kilomètre rapprochait Armand du Tanganyika, et plus il avançait, plus le continent se révélait dans toute son étrangeté et sa majesté. Puis, enfin, le Tanganyika s'étendait devant eux, vaste et tranquille. Près de la rive, quelques constructions en pierre de latérite, une église, un dépôt militaire et, flottant sur un mât de bois pâli par le soleil, le drapeau belge.

Autour, des maisons en pisé aux toits de paille s'éparpillaient en éventail. La fatigue de la marche s'effaçait devant la majesté du lac, mais Armand sentait encore le poids des journées passées et la chaleur qui collait à sa chemise.

La colonne entra dans la ville, traversant des sentiers étroits bordés de maisons basses et de jardins improvisés. Les enfants s'écartaient avec curiosité

et les hommes les suivaient du regard. L'air était empli de la senteur du poisson séché, des bois brûlés et de l'humidité du lac. Tout semblait vivant, mais étrangement calme, comme si la forêt retenait son souffle pour les observer.

Un sergent congolais, droit comme une baïonnette, s'avança et salua :

- Lieutenant De Bruyne ?
- C'est moi.
- Sergent Lufungula. Le capitaine vous attend au poste central. Je vais porter vos affaires.

Armand hocha la tête, un peu surpris par le français impeccable du sergent. Il lui tendit la malle, gêné sans le montrer, puis le suivit à travers la ville.

Lukuga, jadis simple halte des caravanes swahilies, s'était muée en un poste colonial majeur : un noyau militaire et administratif où se décidaient les patrouilles, les réquisitions et la surveillance du Tanganyika. Dans les ruelles, des femmes en pagnes passaient en silence, l'échine droite sous des paniers tressés. Armand les regardait passer, fasciné par cette élégance tranquille. Des enfants aux yeux vifs, à demi cachés derrière les palissades de bambou, suivaient le jeune officier à distance, murmurant entre eux, hésitant entre peur et fascination. Quelques-uns riaient discrètement en imitant sa démarche militaire.

À l'entrée d'un entrepôt, deux askaris de la Force publique montaient la garde, leur fusil Albini en bandoulière, raides sous leurs uniformes bleus et leur fez rouge vif qui tranchait dans la lumière crue. Leur regard était distant, mais leur posture, impeccable. Le drapeau belge flottait mollement dans la brise lacustre.

Armand sentait qu'il entrait dans un monde à part. L'ordre colonial semblait flotter au-dessus de ce chaos silencieux, mais sous chaque regard, il percevait la présence d'un rythme, ancien et mystérieux.

Le poste militaire se trouvait à l'écart, sur une petite colline dominant le lac. Un bâtiment rectangulaire en briques, au toit de tôle ondulée, flanqué d'une véranda. Deux sentinelles armées gardaient l'entrée.

À l'intérieur, un vaste pankha de toile était suspendu au plafond ; sa longue course lente allait et venait avec peine, mue par une corde invisible, brassant un air déjà saturé de poussière.

Un homme assis derrière un bureau en bois noir leva lentement les yeux de son rapport. Son uniforme défraîchi, jauni par le soleil et maculé de cendres de cigarette. Une aura de fatigue, de tabac froid et de sueur âcre flottait autour de lui comme une brume collante. Sa voix, rauque et cassée, fendit l'air épais.

- Ah, voilà notre jeune officier de Bruxelles. Bienvenue en enfer, De Bruyne.
- Capitaine Delvaux ?
- En personne. Asseyez-vous, vous avez l'air prêt à tomber raide.

Armand s'assit, raide comme une tige, les paumes moites. Il sentait sur lui le regard pesant de l'homme, mélange d'ironie et de lassitude.

- Vous remplacez le lieutenant Moreau. Fièvre bilieuse. Parti sur un brancard il y a dix jours. Vous prendrez le commandement de la section B à Uvira. C'est un poste stratégique à dix kilomètres de la frontière avec les Prussiens.

Delvaux écrasa sa cigarette dans un cendrier débordant, puis se leva lentement. Il pointa du doigt une carte épinglée au mur : les lignes sinueuses de la Ruzizi, la rive belge, et, en face, les positions allemandes d'Usumbura, Kigoma, Ujiji.

- Ici, tout paraît calme, mais les patrouilles allemandes s'enhardissent. Vous n'êtes pas ici pour jouer au tennis. On a besoin d'hommes solides, même jeunes. Vous avez l'air intelligent. Ne faites pas le héros, ne faites pas le naïf. Ici, on survit en écoutant plus qu'on ne parle.

Armand acquiesça. Il n'avait rien à répondre. Il était là. Il allait obéir.

Le soir même, Armand s'installa chez Madame Laforge, une veuve à l'efficacité sèche. Sa chambre sentait le linge amidonné et le kérosène des lampes. De sa fenêtre, il contemplait le lac, immense et figé. À l'est, la rive allemande se devinait, menaçante derrière la brume.

Il s'allongea sur la paillasse raide, la fatigue du voyage l'écrasant.

L'air du Tanganyika, malgré tout, avait quelque chose de pur. Le concert nocturne de la brousse battait son plein : crissements d'insectes, grognements étouffés, éclats de rire lointains venus des quartiers indigènes, mêlés au rythme sourd d'un tam-tam obstiné.

La nuit fut longue. Sous la moustiquaire, Armand roulait d'un côté, puis de l'autre, incapable de trouver le sommeil. Le lit grinçait à chaque mouvement. L'Afrique l'observait en silence. Il s'endormit d'épuisement pour être réveillé

par le chant des coqs et le fracas des seaux. La lumière du matin filtrait entre les persiennes entrouvertes, tranchante, sans nuance.

Armand se redressa lentement sur le lit, les yeux cernés, la bouche pâteuse. Devant sa porte, on avait déposé un plateau : du pain encore tiède, une mangue fendue en deux dont la chair dorée luisait dans la clarté, et une cafetière cabossée d'où s'échappait une vapeur fine. L'odeur du café chaud emplissait la chambre. Armand s'assit à la petite table, tira le plateau vers lui, déchira un morceau de pain qu'il trempa dans le café avant d'en croquer un autre avec la mangue juteuse. La douceur du fruit, le goût légèrement amer du café, la mie tiède sous les doigts : tout lui parut d'une simplicité exquise.

C'était la première fois depuis des semaines qu'il goûtait un vrai petit déjeuner, simple, complet, sans le goût du voyage ni la fatigue des jours. Quand il eut terminé, il reposa doucement le plateau devant la porte, le cœur apaisé. Il resta un instant debout, immobile, puis ouvrit sa petite trousse de cuir. À l'intérieur, un flacon de verre ambré, toujours à portée de main. Armand en versa quelques gouttes dans un fond d'eau et porta le gobelet à ses lèvres. La quinine.

Il grimaça malgré lui. Le goût était âcre, métallique, presque violent, s'accrochant à la langue et au palais. À Boma, durant sa formation coloniale, on lui avait appris à ne jamais négliger ce geste : la fièvre guettait la moindre faiblesse. La malaria n'annonçait pas sa venue ; elle tombait, brutale, et couchait les hommes les plus solides.

Il avala, inspira profondément, puis essuya ses lèvres du revers de la main. Le goût persistant de la quinine lui rappelait que chaque jour ici serait une épreuve. Ce n'est qu'alors qu'il boucla sa ceinture et ajusta sa vareuse.

Chapitre 5 : LE POIDS DU CHOIX

Le village de Bafwabalinga reposait sur une série de hauteurs couvertes d'une forêt épaisse, au nord de la rivière Tshopo. Blotti au cœur des collines du Maniema, à quelques jours de marche de Stanleyville, le chef-lieu où se concentraient les autorités du Congo belge, il demeurait pourtant à l'écart des routes et des postes de l'administration. Ici, le temps s'écoulait au rythme du soleil, des récoltes et des récits des anciens, loin de l'agitation du pouvoir colonial.

Partout s'élevaient de grands arbres dont les cimes semblaient retenir les nuages. Les sentiers disparaissaient sous les racines géantes, les lianes et les fougères, comme si la forêt cherchait sans cesse à effacer les traces des hommes. À l'aube, les brumes s'accrochaient aux pentes avant de se dissiper lentement sous la chaleur montante, révélant les toits de chaume disséminés entre les clairières. La forêt enveloppait le village d'un manteau protecteur, imposant son silence, ses dangers et ses lois à ceux qui y vivaient depuis des générations.

Il s'appelait Bakonga, fils de Kombula. Chez les Babali de la forêt, ce nom était souvent porté par les chasseurs et les hommes reconnus pour leur endurance. Son père aimait dire qu'un homme ne naissait pas fort : il le devenait en apprenant à écouter la forêt.

Deuxième fils d'une famille bali, il avait grandi au cœur de cette forêt immense qui enveloppait Bafwabalinga. Dès son plus jeune âge, il avait appris à reconnaître les arbres géants, à suivre les sentiers dissimulés sous les racines et les fougères, et à écouter les mille voix de la forêt : le cri lointain des calaos, le bruissement des feuilles agitées par les singes, ou le murmure des ruisseaux descendant vers la Tshopo. Autour des clairières, les plantations de manioc et de bananiers plantaient assuraient la subsistance du village, mais c'était la forêt qui dictait le rythme des saisons et de la vie. Peu bavard, il savait pourtant faire rire ses compagnons par ses remarques discrètes et son humour sec.

Plus grand et plus robuste que la plupart des jeunes de son âge, il dominait les hommes par sa stature, sa carrure déjà celle d'un guerrier. Ses mains, calleuses d'avoir manié la houe et le coupe-coupe, portaient la marque d'un jeune homme taillé pour le travail, mais son regard sombre révélait une fierté tranquille et une patience contenue.

Comme la plupart des jeunes hommes de la région, il parlait aussi un swahili simple qui, depuis des décennies, s'était imposée dans une grande partie de l'est du Congo avec l'arrivée des marchands arabisés, puis des Européens. Désormais utilisée bien au-delà des marchés, elle devenait aussi la langue des porteurs, des soldats, des auxiliaires de l'administration et de tous ceux qui devaient communiquer entre des peuples parlant des langues différentes. Il en avait appris les rudiments au contact des caravanes qui traversaient parfois la région.

À vingt ans, Bakonga appartenait encore aux « jeunes hommes » du village, partagé entre la liberté de la chasse avec ses amis et la responsabilité croissante qui pesait sur ses épaules. Mais depuis son union avec Katala, tout avait basculé.

Originnaire d'un village voisin, elle n'avait pas encore dix-huit ans. Ses yeux marrons brillaient d'intelligence et de douceur, et sa vivacité apaisait les colères du jeune homme.

Depuis l'enfance, Katala accompagnait sa grand-mère dans la forêt. Elle connaissait les feuilles qui faisaient tomber la fièvre et les écorces qui calmaient les douleurs. Cette connaissance lui donnait une confiance discrète que peu remarquaient.

Elle l'avait rejoint selon la coutume dans la case de sa famille, mais Bakonga rêvait déjà de leur propre foyer. Chaque jour, entre deux travaux des champs, il bâtissait de ses mains une case neuve pour elle. Dans leurs rires complices résonnaient la promesse d'un avenir simple, protégé par l'ombre des bananiers.

Il pensait parfois à ceux du village partis travailler à Stanleyville ou sur le fleuve, recrutés pour porter, construire, ramer ou servir les Blancs. Leurs récits semblaient venir d'un autre monde, presque irréels.

La lune s'était levée sur Bafwabalinga comme unealebasse d'argent renversée dans le ciel. Les femmes rentraient de longues marches avec leurs calebasses d'eau, les bras endoloris d'avoir pilé le manioc. Les hommes, eux, portaient encore dans leurs muscles la lourdeur de la houe.

Autour du grand feu, les flammes dansaient en léchant les troncs calcinés, et la lueur orangée se reflétait sur les visages serrés en cercle. Les tambours battaient d'un rythme grave, semblable à un cœur géant que l'on sentait vibrer jusque dans la poitrine.

Les chants s'élevaient, portés par les femmes, repris par les hommes, rythmés par les claquements de mains. L'air embaumait le manioc grillé, le maïs rôti et l'âcreté douce du vin de palme.

Les anciens prirent tour à tour la parole, leurs voix rauques évoquant les épopées passées : les batailles contre les royaumes voisins, les grandes chasses à l'éléphant, les voyages vers un fleuve immense. Les plus jeunes, fascinés, buvaient ces récits comme on avale une médecine destinée à fortifier l'âme. Bakonga, assis un peu en retrait avec Katala, se laissait bercer par ces voix qui reliaient les vivants aux ancêtres.

Un vieil homme, raconta :

– Quand j'étais enfant, les hommes venus de l'est traversaient déjà nos forêts. Ils portaient des fusils et parlaient le swahili. Ils prenaient l'ivoire, parfois les hommes. Aujourd'hui les *Bangwana*, les Arabisés, sont moins nombreux, mais d'autres sont venus à leur place. Ils construisent des missions, comptent nos récoltes et demandent nos fils. La forêt reste la même, mais ceux qui veulent la commander changent de visage.

À la lisière de la clairière, quelques hommes plus âgés demeuraient silencieux. On racontait encore à voix basse certaines histoires liées aux Anyoto. Les enfants étaient priés de ne pas poser de questions. Depuis plusieurs années, les agents du gouvernement traquaient ceux qu'ils accusaient d'appartenir à cette ancienne société. Pourtant, dans la forêt profonde, beaucoup continuaient à croire que les lois des ancêtres valaient davantage que celles des postes coloniaux.

À cela s'ajoutait une inquiétude sourde : le souvenir des réquisitions. Des colonnes armées venues saisir les vivres, des cases fouillées, des hommes battus. On en parlait encore à voix basse, entre les bananiers, comme pour conjurer le retour des Blancs et de leurs soldats.

Certains disaient que, plus loin vers la grande ville des blancs, des hommes étaient de nouveau appelés à « servir » comme porteur ou askari. Nul ne savait pourquoi, ni pour combien de temps.

Malgré cela, cette nuit-là, le village chantait encore. Les flammes faisaient danser les ombres sur les troncs de bananiers, et les voix s'élevaient comme pour défier le malheur.

Personne n'osait dire que c'était peut-être la dernière nuit de paix.

Dès l'aube, les cris rauques des calaos traversaient la forêt. La rosée tombait encore des grandes feuilles lorsque les premières femmes prenaient le chemin de la source, calebasses vides sur la tête, tandis que Bakonga, houe sur l'épaule, se dirigeait vers les champs. À l'horizon, la rivière Tshopo miroitait comme une lame pâle, et des pirogues chargées de vivres descendaient vers la grande ville. On disait que Stanleyville grandissait, qu'elle attirait les hommes comme le feu attire les insectes de nuit.

La chaleur monta vite. À midi, le sol craquait, les feuilles se repliaient, et la sueur coulait sur les dos courbés. Certains toussaient encore des fièvres passées. La vie tenait à peu de chose, entre le dur labeur et les maladies invisibles.

Les enfants riaient derrière un chien famélique, les femmes échangeaient des plaisanteries en pilant le manioc, les hommes levaient les yeux vers un ciel sans nuage.

Puis le silence tomba.

On les entendit avant de les voir : le pas sec et mécanique de pieds frappant la poussière. Une patrouille surgit, menée par un interprète au regard fuyant et un adjudant belge à la moustache raide, juché un mulet. La sueur perlait sur son front et son uniforme collait à ses épaules. L'animal, tenu par la bride et guidé par un soldat congolais, avançait lourdement sous son poids. Leur cadence étrangère écrasait les bruits familiers du village.

Ngazi, le chef de Bafwabalinga, s'avança à pas lents dans la poussière ocre soulevée par la colonne. Vieil homme à la barbe grisonnante, il avait tenu tête aux sécheresses, aux maladies et aux réquisitions passées. Sa sagesse inspirait le respect plus que la crainte.

Il ajusta le drapé de son pagne et, ignorant la tension qui raidissait les corps autour de lui, leva la main droite en signe de paix, fidèle au protocole des anciens.

– *Karibuni*, souffla-t-il d'une voix calme. Soyez les bienvenus.

Il marqua une pause, cherchant le regard du gradé pour y lire les nouvelles, bonnes ou mauvaises, comme l'exige la coutume.

– *Habari gani* ? Comment vont les choses ?

Mais ce matin-là, ses paroles de bienvenue se heurtèrent à un mur de silence. En croisant le regard froid de l'adjudant, Ngazi comprit que le temps

des échanges rituels était révolu. Il sut qu'aucune patience, ni aucun rituel, ne protégerait les siens.

Le soleil de la saison sèche, déjà haut, dépassait la ligne des grands arbres forestiers et écrasait le village d'une lumière blanche. La patrouille s'arrêta net au centre de la place. Les bottes crissèrent sur la terre durcie, brisant l'ordre ancien des salutations et des silences.

L'adjudant balaya l'offre d'hospitalité d'un geste impatient. Derrière lui, l'interprète s'avança, évitant le regard du chef. Sa voix était saccadée, usée par l'habitude d'annoncer la peur :

– *Wanaume watatu – wenye nguvu*, il fallait trois hommes. Pas un de moins. Trois hommes solides, capables de porter un fusil, de marcher longtemps. Pas les malades. Pas les boiteux. L'État voulait des corps utilisables, et vite.

Il ajouta, presque mécaniquement, que si le chef n'était pas en mesure de fournir ces trois recrues, l'administration prendrait « des garanties ». Personne n'ignorait ce que cela signifiait : les enfants du chef, ou ceux des notables, seraient emmenés jusqu'à ce que les exigences soient satisfaites

Un murmure inquiet parcourut la foule. Certains espérèrent encore qu'il s'agissait d'une simple réquisition de porteurs – quelques lunes à marcher derrière les colonnes, à charger les vivres, puis à rentrer amaigris mais vivants, du moins pour ceux que la fièvre épargnait.

Mais les anciens secouèrent lentement la tête. Non. Cette fois, ce n'était pas la route, mais l'absence qui attendait les hommes.

Cinq ans, parfois sept, au service de la Force publique. Des années à obéir aux ordres des Blancs. Et chacun savait que si les recrues se révélaient trop faibles, trop lentes, ou jugées inutiles, la patrouille reviendrait, et repartirait avec les enfants du chef.

Le chef serra plus fort le bâton sculpté qui ne le quittait jamais. Dans sa poitrine, la peur se mêlait à la honte. Choisir, c'était condamner trois familles. Refuser, c'était livrer les siennes.

Il balaya l'assemblée du regard. Les hommes fixaient la poussière. Les femmes serraient leurs enfants contre elles, comme pour les faire disparaître sous leur propre chair. Il fit un pas en avant. Lentement.

Son regard s'attarda sur chaque visage. Il connaissait leurs histoires, leurs champs, leurs alliances.

Le premier nom tomba comme une pierre. Un jeune homme leva la tête, incrédule. Sa mère étouffa un cri.

Le deuxième suivit, plus lourd encore. Le silence se tendit autour de chaque syllabe, comme si le village cessait de respirer.

Lorsque le regard du chef croisa celui de Bakonga, il hésita. Il le connaissait depuis l'enfance. Il savait qu'il venait de se marier, qu'il bâtissait sa case au bord des champs. Bakonga était fort. Trop fort pour être épargné.

Ngazi ferma les yeux un instant, puis il inspira profondément et prononça le troisième nom.

Quand le chef le prononça, un soupir collectif glissa entre les cases, long et brisé.

Katala, droite comme un jeune palmier, ne bougea pas. Ses yeux restaient fixés sur Bakonga, ni sur le chef, ni sur les soldats. Elle savait. Et elle savait aussi que si ce n'était pas lui, ce serait un autre – ou un jour leur enfant.

Lorsque Ngazi recula enfin, son bâton tremblait légèrement dans sa main. Il avait rempli son devoir. Mais dans son regard passait un voile – fatigue, honte, et cette certitude terrible que, même chef, il n'était plus maître de rien.

Il avait livré trois vies pour protéger les siennes. Et peut-être, seulement peut-être, l'administration ne reviendrait pas chercher ses enfants.

L'adjutant donna l'ordre du départ pour l'aube.

La nuit tomba sans douceur sur Bafwabalinga.

Les feux s'allumèrent tôt, timides, presque honteux, comme s'ils redoutaient d'attirer l'attention. Autour des foyers, les familles mangèrent en silence. Le manioc avait un goût de poussière. Personne n'évoquait le lendemain.

Kombula resta longtemps silencieux. Ses mains noueuses tenaient son bâton de marche. Il avait appris à son fils à reconnaître les pistes du céphalophe et les arbres à chenilles. Maintenant, aucune connaissance de la forêt ne pouvait le protéger.

Bakonga s'était assis un peu à l'écart, la houe encore à portée de main, comme si ce simple outil pouvait retenir sa vie d'avant. Angali, son frère aîné, vint le rejoindre. Il posa une main lourde sur son épaule.

– Mon frère, dit-il d'une voix basse, demain tu partiras. Mais la terre, elle, restera. Je veillerai sur ton champ comme sur le mien. Et sur père, mère... et sur Katala, si elle décide de rester.

Bakonga hocha la tête. Il avait toujours vécu dans l'ombre de Angali, l'aîné, celui qui parlait peu mais dont la parole faisait loi dans la famille.

– Je te confie tout cela, grand frère. Tu sais ce que vaut ma part de champs. Fais qu'elle nourrisse les nôtres. Si je ne reviens pas...

Angali serra son bras.

– Tu reviendras... mais le reste de la phrase se figea sur ses lèvres, une boule lui fermant la gorge.

Plus tard, Katala s'approcha, pieds nus dans la poussière encore tiède du jour. Elle s'assit près de lui, longtemps silencieuse, puis leva les yeux.

– Demain, je viens avec toi.

Bakonga secoua la tête, fatigué mais ferme.

– Non. Reste avec ma famille, au village. Mon frère Angali veillera sur toi. C'est plus sûr.

Elle serra ses genoux contre elle, son regard sombre planté dans le sien.

– Plus sûr ? Il n'y a plus rien de sûr. Si tu pars, ce n'est pas comme les porteurs qui reviennent après quelques lunes. Ils veulent des askaris, des hommes pour plusieurs années. Ceux qui partent ne reviennent pas avant longtemps.

Il voulut protester, mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Il comprit que la décision ne relevait ni de la coutume ni de la prudence. Elle avait choisi, et ce choix n'appelait ni négociation ni concession.

Le soleil se couchait sur Bafwabalinga, emportant avec lui la vie telle qu'ils la connaissaient. Derrière les dernières cases, la forêt paraissait plus sombre que d'habitude.

Certains anciens prétendaient que, lorsque les temps devenaient mauvais, les esprits des ancêtres reprenaient leurs chemins dans l'ombre. Cette nuit-là, nul ne dormit vraiment. Même les insectes semblaient retenir leur chant.

Demain, Bakonga et Katala quitteraient leur village, leur foyer, le monde des hommes libres. Dans le silence du crépuscule, le destin s'installait déjà.

